

CHAPITRE 8

CHRISTINE ETESSE – ST-PREX IL ÉTAIT UNE FOIS UN PETIT PÉRONIER...

Je m'étais mis en quête d'un nouveau job compatible avec mes études du soir. C'était une période d'intense chômage. Mon manque de formation (hormis mon diplôme de commerce) compliqua d'autant ma tâche. De plus, j'étais domicilié à Fribourg, au foyer St-Justin et mes recherches d'emplois devaient se faire à Lausanne, raison pour laquelle je me rendais régulièrement en stop ou véhiculé par des amis, de Fribourg à Lausanne (distantes de soixante km).

Pascal m'avait introduit auprès d'une très belle fille, Christine Etesse, danseuse en eurythmie. Elle avait cette subtilité dans la féminité «made in France» lui conférant une classe folle, m'inspirant respect et attirance physique. Elle travaillait au service d'une aristocrate pour thésauriser quelques ducats d'or. La comtesse de Serrenville possédait une grande et belle demeure située dans les hauts de la cité de Lausanne.

Sachant que je n'avais pas de domicile, elle m'invita tout naturellement à passer mes nuits à la belle étoile de ce bel été très sec de 1978. Je couchais à même l'herbette de la propriété de Madame. Cela m'évitait de devoir faire les trajets, jour après jour, entre les deux villes. Mais l'inconfort était tel que mes nuits s'en trouvaient d'autant écourtées. J'étais harcelé par les moustiques qui semblaient jalouser mon sommeil et réveillé par un soleil voyeur et fort matinal prenant plaisir à me réchauffer en guise d'excuses de sa trop précoce intervention. Il dut deviner que j'avais froid et prit pitié.

Christine m'encourageait à poursuivre et réaliser mes desseins. Elle les trouvait honorables, par opposition à l'oisiveté de Pascal, qu'elle se plaisait à critiquer. Nous abordions ensemble bon nombre de sujets. Christine était intelligente, voire brillante. Elle avait son lot de souffrances issues d'un père autoritaire et d'une affreuse mère. Tous deux l'avaient «expulsée» de chez eux ou peut-être devrais-je dire de chez elle.

Nous leur avons rendu visite en France. J'ai pu me faire ma propre idée quant à la valeur de ces «personnages».

Christine et moi avons concocté un trajet nous permettant de rendre également visite en Vendée à l'une de ses amies danseuse.

Nous nous étions rendus chez sa copine avant de poursuivre en direction de l'ouest où vivaient ses parents. Ce magnifique périple fait en stop m'avait procuré beaucoup de bonheur. C'était mon premier voyage dans ce très beau pays empreint de poésie et si différent de la Suisse. Il y régnait un semblant de liberté. La nature n'y était pas domestiquée et tous ces arbres, ces épaisses forêts étaient si denses que l'on aurait pu s'y perdre aisément!

Christine faisait montre de beaucoup d'humour, d'intelligence et de brillance. Elle était très belle. J'avais l'impression que rien ne pouvait nous arriver. Son importance confinait à l'indispensable. C'était un guide très motivant à l'incroyable superbe.

Occasionnellement, lorsque nous avions peine à stopper les voitures, je me cachais dans les taillis pendant qu'elle agitait son pouce. Lorsque enfin un véhicule faisait halte, je bondissais hors de ma «cachette» et nous remercions le très compréhensif conducteur. Nous étions insouciantes et heureux. Nous dormions à l'hôtel. Cette fille était «éclatante». Je ne m'ennuyais jamais. Elle me surprenait souvent. Elle savait «fouetter» les situations les plus tristes pour leur donner une tournure positive et faisait montre de beaucoup d'humour, quelquefois un peu sombre voire macabre, mais nous nous comprenions si bien. Nous étions complices. On se foutait gentiment de la «poire» de certains automobilistes. Parmi eux, il y en était un qui semblait beaucoup apprécier Luis Mariano. Nous fredonnions un de ses airs avec tellement de «passion» que le conducteur ne savait plus s'il s'agissait du «lard ou du cochon»... la belle de Cadix a les yeux de velours, la belle de Cadix a les «œufs» de l'amour... chiquechic... aie, aie, aie...

Je vivais comme l'heureux nomade que je n'ai jamais cessé d'être, tout au moins dans mon cœur... avec elle.

Arrivés en Vendée, nous avons passé quelque temps avec sa copine. Sur place, j'appris que celle-ci était plus intéressée par les femmes que par les hommes. Aussi, aurais-je dû «partager» Christine avec elle... pas trop grave, d'autant que mon amie n'aimait pas les femmes. Nous écourtâmes notre séjour chez elle...

Une fois chez ses parents, je fus surpris par l'importance de la demeure. Elle était si vaste que dans leur infinie générosité, il nous proposèrent de dormir sous tente. J'étais très choqué par de tels agissements, mais pas trop surpris, Christine m'ayant mis au parfum. Je partageais sa peine. Je savais tout le mal que peuvent faire des parents à leurs enfants, par bêtise, incompetence et inconscience.

Nous partagions notre temps avec son jeune frère et visitions la région, effectuant quelques promenades en sa compagnie.

Nous avons abordé ensemble les problèmes relationnels qu'il vivait avec ses parents «coincés» et pour le moins «spéciaux». Le jeune homme semblait beaucoup souffrir.

Nous avons profité de cette balade pour faire un crochet chez ses grands-parents qui, contrairement à ses parents, étaient accueillants et gentils. Un exemple: pour nous aider un peu financièrement, ils surrétribuèrent les quelques menus services que je leur rendis. Aussi, avons-nous pu retourner en Suisse «argentés». Cela sauva ainsi notre dignité – ma dignité – d'une impression «d'aumône». Ce genre d'actions, auxquelles j'étais très sensible, augmentait mon amour et respect pour les gens qui en étaient les auteurs. **J'avais tant d'amour à donner mais cela n'égalait sûrement pas celui que j'aurais tellement aimé recevoir.**

C'est en leur agréable compagnie que nous avons visité les magnifiques paysages de la région. J'eus cette impression de «parents» comme souvent je l'aurai par la suite. C'était très agréable mais lors de notre départ, je souffrais, **comme je souffre encore aujourd'hui, lorsque je me sépare de gens que j'aime et considère dès lors comme mes parents (Ex: Pierre Gawrysiak).**

À mon retour, grâce à Christine, j'ai trouvé un job de pianiste accompagnateur en eurhythmie, discipline de danse qu'elle pratiquait chez les anthroposophes.

Parallèlement, je travaillais en tant que plongeur dans un restaurant et le soir, j'étais péronier en gare CFF de Lausanne. Mon travail de péronier consistait à arpenter les quais, perrons avec un magasin mobile. Je vendais aux passagers des trains diverses denrées telles que café, thé, chocolat, cigarettes, alcools et autres.

Je logeais dans un petit appartement à St-Prex, rue Couvaloup. Ce nouveau logement se composait d'une grande pièce, une cuisine, un sanitaire avec lavabo mais sans eau chaude ni douche, un corridor où grouillaient, sous la moquette, des cloportes qui se développaient du fait de l'humidité régnant dans ces locaux non excavés, situés juste au-dessus du niveau du lac.

St-Prex est un bourg magnifique, datant du XIII^e siècle, restauré avec goût grâce, entre autres soutiens, à celui de M. Forel, amoureux des arts et mécène.

J'étais chauffé au mazout et devais transporter le fuel à l'arrosoir.

Une nuit d'hiver, je m'étais endormi, mais grâce à Dieu, je fus réveillé par une toux si inconfortable qu'elle me sauva la vie. À cela s'ajouta un gros mal de «caillou». J'allumai. La pièce était envahie d'une épaisse fumée noire régurgitant du poêle. Je n'y voyais plus. Le lendemain, j'ai tellement hurlé ma colère au régisseur, que celui-ci m'accorda une réduction de loyer.

L'humidité et le manque de lumière étaient tels que je préférais étudier au bord du lac à la bonne saison. Je préparais mes devoirs du gymnase où j'étais enfin admis. J'étais fier, d'autant que mon inéluctable ascension était irrémédiablement engagée. Cependant, j'étais conscient que je devrais fournir un effort dont l'intensité n'aurait d'égale que sa longueur. Peu à peu pourtant, je prenais confiance, mais rien n'était joué. J'étais vigilant et surtout très persévérant dans mon entreprise. Ma nouvelle vie était rythmée comme du papier à musique.

Le soir, vers 17 h, je me rendais à Lausanne en stop pour y suivre mes cours débutant à 18 h et se terminant à 22 h. De temps à autre, nous prenions un pot à l'Évêché (un resto sympa situé tout à côté de l'école).

A 23 h, je me rendais à la gare de Lausanne où mon travail de péronier m'attendait. Je terminais vers 4 h du matin. Mon train partait à 4 h 30 et me ramenait à Morges. De là, je me rendais à vélomoteur à mon appartement de St-Prex, puis... au lit.

Je dormais jusqu'aux environs de 11 h. Au lever, je prenais un petit déjeuner puis travaillais le piano jusqu'à 14 h.

Après le repas de «midi», je m'accordais une marche bienfaisante.

Je retournais à mes ouvrages que je parcourais assidûment de 15 à 18 h et «rebelote».

* * *

Mon travail de péronier était peu banal. Tout d'abord, je devais me rendre dans les cuisines du Buffet de la Gare situées au sous-sol pour faire le plein de marchandises. Comme il était tard et qu'il n'y avait plus personne, je devais rallumer et éclairer ces immenses et lugubres locaux. J'étais horrifié par le nombre de cafards, rats, et autres rampants qui «tapissaient» le sol. J'étais tellement angoissé de devoir cheminer au milieu de cette vermine que je me servais de mon chariot à cageots comme d'une trottinette. J'évitais tous contacts avec ces horribles insectes et autres mammifères. Ainsi, roulais-je tête en l'air en évitant de regarder le sol. Tout ce qui me rappelait cet horrible «tapis» me parvenait aux oreilles par le bruit d'écrasement de quelques individus de grosse taille qui terminaient leur vie sous les roues de ma trottinette de fortune. C'était odieux. Je m'empressais de faire le plein de cageots à bouteilles et de m'en retourner le plus vite possible sur les quais, afin de réduire au strict minimum le temps passé dans ce «musée» d'entomologie et d'histoire naturelle.

Une fois que j'avais rempli mon magasin mobile mû par un moteur électrique à batterie que je rechargeais tous les soirs, j'arpentais les quais de la gare suivant les horaires des trains, particulièrement ceux internationaux tels que TEE, Rheingold, Orient Express et Talgo....

Si vous saviez les rêves que m'inspiraient et m'inspirent encore ces illustres trains. Je rencontrais tant de personnes de tous horizons et nationalités qu'il me plaisait de cheminer le long du quai longeant ces extraordinaires transporteurs de tant d'espoirs mais probablement aussi de beaucoup de déceptions. Je me prenais à flâner dans le monde entier que je venais d'étudier peu avant dans mon cours de géographie.

Il y avait aussi cette odeur de gare que j'associais au voyage, issue de la rouille du métal des rails, de la graisse des boulons et celle des freins de locomotives. Humm!

J'ai vécu bon nombre d'aventures dans cette gare mais je me contenterai de vous en narrer deux d'entre elles :

Un soir, ma carriole est tombée en panne alors que je me trouvais au beau milieu de la voie ferrée. Cette « charrette » ne voulait plus démarrer et le train, déjà annoncé arrivait en gare. Tout à coup, *in extremis*, alors que je voyais le nez de la locomotive et les yeux sévères de son pare-brise pointer à quelques mètres de là, pour une raison que j'ignore encore, elle se remit en marche comme par enchantement et ce, pour mon plus grand bonheur. J'ai pu joindre l'autre quai avec à mon actif une grande frayeur.

Un jour, d'humeur soucieuse et pas trop à mon affaire, ma carriole frôla de si près la valise en tissu écossais d'une dame présente au « mauvais endroit » que j'entendis un drôle de bruit. Je venais de déchirer dans toute sa longueur le bagage de Madame. J'ai bien cru qu'elle allait m'arracher les yeux, malgré les excuses que je balbutiai maladroitement. Sans l'intervention du sous-chef de gare, je me serais retrouvé tripes à l'air et aveugle de surcroît... il ne faudrait pas exagérer!!!

* * *

C'est à cette époque que je mis un terme à ma relation avec Christine.

J'appris alors qu'elle avait couché avec un autre mec, ce qu'elle admit avec force de détails. Elle aurait eu une relation « scatophile » avec lui (je n'y comprenais rien). Je perdis toute confiance en elle. J'étais très déçu et choqué. M'imaginer cette femme ayant un quelconque intérêt pour ce genre de pratique augmenta d'autant ma révolte. Je me refermai sur moi. Mon ire était dirigée contre elle et non ce qu'elle avait fait, connaissant l'existence de ce type de sexualité. La projection de mon imagination me faisait voir la candeur de sa peau de femme intègre et loyale se mêlant à la noirceur du corps de ce « dégénéré » (elle devait l'être autant que lui).

Je ne la reconnaissais plus. Ce n'était plus la femme que j'aimais, son visage ayant brusquement changé. J'étais simplement coupable de la désirer belle et pure.

Cela brisa à jamais tout l'amour que j'éprouvais pour elle. Je me dis alors que ces maudites femelles ne méritaient pas la considération et le piédestal sur lequel nous, hommes de bonne volonté les plaçons, en symbole de nos espoirs... déçus.

Dans ma souffrance, se mêlaient déception amoureuse et découverte d'une sorte de banalité du genre féminin, interdisant l'investissement de quelque espoir que ce soit. Cela ne cadrait que trop bien avec ma première image de la femme: ma mère.

La conséquence de cette expérience fut l'initiation d'un processus aboutissant à une profonde **solitude** causée par la **femme** dans toute sa médiocrité, son inconsistance et cette terrible insignifiance.

Je n'eus de cesse de combattre cette idée, empreinte de désespoir, luttant avec toute l'honnêteté intellectuelle dont Dieu m'a pourvu. J'aboutissais toujours à la même conclusion, quelque chemin que j'emprunte. Pourtant, j'étais fortement motivé par la découverte d'une solution à ce problème, d'autant qu'une grande partie de ma vie était en jeu. **Celle-là même que nous sommes censés vivre à deux.**

Je me disais que j'exagérais et m'égarais, confondant causes et conséquences et qu'à la clef se trouverait bien une... **la Femme.**

Malgré tous les efforts consentis à trouver le « passage » secret et après quarante-cinq ans de vie, je n'ai toujours pas trouvé la solution de cette éternité à deux.

Le bonheur, tel un diamant, présente plusieurs facettes. Il existe tant de voies pour accéder à son antre secret. L'une d'entre elles pourrait être la réalisation de rêves. C'est ma façon d'y accéder...

Cette route que j'ai faite mienne est fameuse et souvent ensoleillée, quand bien même ce bougre de bonheur soit difficile à trouver. Laissons-nous guider par l'Étoile...

La femme n'est pas un but mais – peut-être – un moyen d'y parvenir...

* * *

J'aimais l'effervescence de cette gare mais il y eut quelques incidents. Laissez-moi vous narrer quelques autres ennuis vécus dans ce sanctuaire des CFF.

Les noctambules avaient compris qu'une fois les cafés du tout Lausanne fermés, ils pouvaient se rendre à la gare, pour y consommer des bières. Mais ce fameux soir, les lieux étaient jonchés de cadavres de bouteilles, gobelets en plastique et soûlards allongés un peu partout. La police dut intervenir et me mit à l'amende. Cela me valut un blâme dont l'importance faillit me coûter mon poste.

Très vite, l'entreprise s'avéra peu rentable. Ne gagnant pas grand-chose, je mis un terme à ce job, peu de temps après.

Je poursuivais par contre mon travail de plongeur au bistrot du coin à St-Prex, en même temps que j'œuvrais en qualité de pianiste en eurhythmie (l'école de Christine).

J'acceptai nombre de boulots des plus divers comme la taille des haies du manoir de M. Forel à St-Prex.

À ce propos, je vais vous parler de St-Prex, de ma vie dans ce beau village médiéval et vous conterai mes expériences au Gymnase du soir et poursuivrai enfin par tout ce qui se rapporte à l'un des plus beaux et grands moments de ma vie.

St-Prex est un village situé au bord du Léman, non loin de Morges et de l'école Pestalozzi. Ses habitants vivent de gentillesse et d'harmonie. Christine y habitait également.

Je ne manquais jamais de faire mes promenades quotidiennes, quel que soit le temps, car mon équilibre en dépendait. Mes visites régulières à mère Nature me



rendaient meilleur. Lorsque la bise sévissait, je me réfugiais au «bain des dames» à l'abri du froid. L'endroit, propice au romantisme, était abrité du vent du Nord. J'avais aussi coutume de m'asseoir le long des berges afin de contempler ces merveilles. Il n'était pas rare que je me rende à Morges à pied en longeant le lac. Quelle belle promenade! Si vous saviez le plaisir que j'avais à cheminer dans ces bois et à travers ces champs de roseaux!

Lors d'une de mes escapades, j'avais découvert fortuitement une «réserve» de nudistes. L'intérêt de l'anthropologue que je suis fut piqué au vif à la vue de cette espèce d'homo sapiens dépourvue de feuille de vigne et de toute vergogne, d'autant qu'elle n'était pas répertoriée. Que d'horribles spécimens mais toutefois intéressants et sans complexes en plus!



Cependant, je commençais à me sentir seul. J'aurais tant aimé partager mes rêveries avec une femme.

Rarement de ma vie, je n'ai vécu dans un endroit réunissant autant de qualités. Le village était restauré dans le style originel. Forel y possédait la plus belle propriété avec les «pieds dans l'eau». La vue y est exceptionnelle. Au centre, poussait un tilleul plusieurs fois centenaire. J'étais chargé de tailler les haies et autres grimpantes. Je profitais de mes pauses pour m'égarer dans mes rêveries et contempler le paysage. Tout y était féérique. On y respirait la paix et la sérénité d'une vie rythmée par les saisons et les caprices du temps. J'aimais par-dessus tout les diverses couleurs du lac variant à l'infini en fonction des orages, de la pluie ou de la neige. Le poète dirait en pareil cas, «je crois que l'eau même a froid». Ce séjour hors du temps, vécu tel un pèlerinage, fut un des moments privilégiés de ma vie. Je renaissais et vivais ces instants avec une intensité et une acuité rare et **surtout au présent**. J'avais fini par trouver mon propre rythme.

Je devais encore remplir une mission: **rencontrer mon père...**

Pour ce faire, j'avais obtenu du service du tuteur général de la ville de Fribourg un accès à mon dossier. Ainsi ai-je pu y découvrir de nombreuses choses intéressantes mais également, des horreurs...

Dans ce «matelas», on pouvait lire que j'étais un enfant très troublé (on l'aurait été à moins) et surtout que j'avais des tendances psychopathes et évoluais selon une dérive psychotique. Lorsque j'étais à l'orphelinat, j'avais été présenté à une psychologue. Je me souviens de la brutalité de caractère de cette grosse femme autoritaire que je semblais exaspérer, ne fût-ce que par ma présence. Je n'ai pipé mot ce jour-là, car bien trop terrorisé. Elle en aura tiré ses... conclusions.

Dans cette compilation, j'ai en outre pu relever l'adresse et numéro de téléphone de mon père habitant alors aux Geneveys-sur-Coffrane, village situé entre Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds.

J'organisai une rencontre chez moi à St-Prex où se rendit mon père Roland Savary, en compagnie de sa nouvelle femme et leur fille, ma demi-sœur.

Il était un peu mal à l'aise à l'instar de ce billet de Fr. 100.-, qu'il m'a grossièrement refilé dans la «patte» lors de notre poignée de main initiale.

Je l'ai reconnu tout de suite. Son physique ne m'était pas... étranger.

Nous sommes allés faire un tour en voiture.

Il m'invita à l'accompagner chez lui le week-end suivant.

Sa femme, Marguerite, était très gentille, simple et avait beaucoup de cœur.

Sa fille avait quatorze ans. Je ne l'ai plus jamais revue car, mariée, elle a changé de nom. Je le regrette, d'autant que toutes personnes parentes appréciant ma présence et susceptibles de m'apporter affection et tendresse sont les bienvenues. Cela peu paraître égoïste et l'est probablement, mais je pense que vous comprenez aisément ma quête d'affection.

Je suis retourné le voir quelques fois, mais très vite, cette relation sans «avenir» s'est éteinte naturellement. Nous n'avions pas grand-chose... voire rien à nous dire.

Mon principal désir était de mettre un visage sur un nom. Une fois ceci fait, **j'étais en paix**. Je voulais éviter tous fantasmes et adulations... **j'étais libéré**.

Cet homme volage jadis et limité intellectuellement avait grand cœur. Il était gentil et naïf. Il était plus une victime des circonstances que toute autre chose. Il avait payé ses larcins par de nombreux séjours en prison. Il n'avait pourtant jamais dénoncé ses complices. Père était loyal... à la limite de la connerie, mais on ne se refait pas....

J'appris bien plus tard qu'il avait une kyrielle de fils et filles de différentes femmes résidant aux quatre coins du pays... il avait beaucoup de succès.

L'un de ces fils s'était réfugié chez ce père «prodigue» en quête d'un peu de bonheur. Je me souviens de son visage que j'ai pu voir sur une photo. On aurait dit F. Liszt, il était triste... un peu comme J.-D. Vonlanthen.

Quelques semaines après l'intégration de ce nouveau «foyer», il s'est suicidé dans le garage de Roland, à l'échappement de gaz de voiture, comme l'avait tenté son père, **Roland Savary** bien des années auparavant. Je suis très triste pour ce frère que je n'ai pas connu... j'aimais bien sa tête et surtout j'aurais voulu... je ne l'ai pas pu...

Sans nouvelles de mon père et sans raison particulière, j'ai récemment décidé de partir à sa recherche. Je me suis rendu sur place et ai étudié sommairement quelques documents. J'ai perdu toute trace de lui. De toute façon, qu'est-ce que cela aurait pu m'apporter? ... C'était une quête désespérée.

J'aurais également eu envie de retrouver mes demi-frères et sœurs mais n'ai aucun moyen pour y parvenir. Quelle tristesse que cette famille éclatée! Je poursuis mon but et désire ardemment les connaître. Nous pourrions créer autour de notre «problème» commun un lien de force. Peut-être transformerions-nous cet échec en victoire et deviendrions-nous une sacrée famille. Ce serait là un de mes grands vœux. Je vais poursuivre ma quête du Saint Graal, le ciboire du désespoir... ou de l'espoir... je ne sais plus... mais j'ai terriblement froid et ressens un grand vide en ce moment...

Une pensée pour toi demi-frère... même si tu avais été Aborigène, si seulement j'avais pu connaître ta souffrance et supposer sa tragique issue, j'aurais essayé de te venir en aide, de te dire que je t'aimais, de te prendre dans mes bras, de te montrer tant de belles choses... de te jouer du piano et de te chanter... la vie... l'amour.

Qui que tu fus, je souffre de ton départ avec une profonde intensité. Je me souviens et me souviendrai longtemps que tu as été une âme abandonnée, si seule... que **tu t'en allas... un jour plus lourd et plus pénible que les autres... À Dieu.**





Mon père...